

Les autres sont anonymes : l'orateur, dont l'histoire n'avait aucun intérêt à conserver le nom particulier, est un être collectif qui s'appelle les Athéniens ou les Corinthiens. Surtout dans ceux-ci, où l'orateur véritable disparaît sous une abstraction, Thucydide se propose à la fois de reproduire les traits principaux d'une scène historique, de donner, pour ainsi dire, la parole à la situation elle-même ; enfin, ce qui est le plus grand effort de son art, de mettre en lumière certaines idées qui tiennent d'une façon plus générale à son sujet et à la manière dont il l'a conçu.

II

Discours prononcés par des orateurs que l'historien ne nomme pas.

Par exemple, au moment où va éclater la rupture entre Athènes et Sparte, deux assemblées se tiennent dans cette dernière ville. La première s'est réunie par les efforts des Corinthiens, qui sont déjà de fait en guerre avec Athènes. Il

s'agit pour eux de faire de leur querelle particulière une querelle générale, et d'entraîner sans une guerre déclarée les autres peuples du Péloponèse et ceux des alliés ou des sujets d'Athènes dont ils peuvent espérer la défection. Ils ont commencé par exciter séparément chacun de ces différents peuples et les ont décidés à porter avec eux leurs plaintes à Sparte. La seconde assemblée, qui bientôt après est provoquée par les Lacédémoniens eux-mêmes, est la conséquence de la première : dans celle-ci la question était de savoir si Athènes avait violé la paix ; fera-t-on la guerre contre Athènes, reconnue coupable d'avoir enfreint les traités, tel est l'objet de la nouvelle délibération.

Dans ces deux scènes, il y a de nombreux acteurs ; bien des peuples ont envoyé des députés à Sparte ; mais à qui appartient le premier rôle ? Évidemment aux représentants de Corinthe : Thucydide les fait seuls parler ; les autres, qui ont moins contribué au grand événement dont il s'agit de montrer les causes décisives, sont réduits à un rôle muet. Les Éginètes, et sur-

tout les Mégariens, qui sont intéressés plus directement dans la question de la guerre, sont mentionnés particulièrement; une désignation collective suffit pour indiquer la faible part d'action qui revient au reste des confédérés. Par ces plans si nettement accusés, et par ce système hardi de simplification, Thucydide est sûr de produire des impressions plus nettes. C'est ainsi que le poète dramatique met en lumière les principaux personnages et relègue dans l'ombre les personnages secondaires. Mais ce procédé, appliqué à l'histoire, n'est-il pas trop exclusif? Pour parer à cette objection, Thucydide compte sur la composition même des discours tels qu'il les a conçus: ici les Corinthiens, élevant seuls la voix au milieu du silence imposé par l'historien au reste des orateurs, parlent à la fois pour eux-mêmes et pour les autres. Si donc on examine les deux discours qu'ils prononcent, on trouve qu'ils leur servent à remplir un double rôle: un rôle historique où ils sont pour leur propre compte, et un rôle de convention qui leur est attribué par Thucydide et qui les trans-

forme en représentants d'une situation générale. Or, il faut que le second de ces deux rôles se dissimule sous le premier, et que nous trouvions avant tout, dans les sentiments et dans les idées dont nous lisons l'expression, un caractère de vraisemblance.

Quant aux sentiments, on ne peut contester qu'ils ne soient naturels. Le premier discours est le plus passionné, et il en devait être ainsi. C'est à ce moment, en effet, que les Corinthiens sont le plus excités par leur situation et ont à déployer la plus grande énergie: Athènes vient de leur arracher des mains leur vengeance contre Coreyre, leur colonie infidèle et l'objet de leur haine la plus implacable; elle assiège une autre de leurs colonies, Potidée, dont ils craignent à tout moment la destruction; enfin, à cette crainte et au souvenir d'un affront récent, vient se joindre la peur d'échouer contre les hésitations de la politique lacédémonienne. Il faut donc que l'on sente dans leurs paroles l'ardeur inquiète de leur ressentiment; il faut qu'ils se plaignent hautement des agressions d'Athè-

nes; il faut aussi qu'ils accusent Lacédémone, trop lente au gré de leur passion à prévenir et à venger les maux de ses alliés. C'est surtout sur ce dernier point que portent les développements de Thucydide et, à ce qu'il semble, avec raison : l'amertume des plaintes s'adresse plutôt à un ami sur qui l'on a trop compté, et c'est en face de l'obstacle qui semble le moins naturel, qu'on éprouve le plus d'irritation. C'est d'ailleurs se ménager une chance de succès que de piquer l'orgueil des Lacédémoniens. Écoutons ce que les Corinthiens leur disent¹ :

« La faute en est à vous qui avez permis à Athènes, d'abord de se fortifier après les guerres médiques, et ensuite de construire les Longs Murs; vous, les véritables oppresseurs de tous ceux qui jusqu'ici sont devenus ses esclaves, et qui en êtes venus aujourd'hui à priver de la liberté vos propres alliés : car le coupable n'est pas celui qui asservit, mais c'est bien plutôt

¹ L. I, ch. LXIX.

celui qui, pouvant s'y opposer, reste indifférent, surtout s'il se pare du titre vertueux de libérateur de la Grèce... Seuls parmi les Grecs, vous vous obstinez dans le repos et vous vous défendez, non pas par les armes, mais par la lenteur; seuls, vous n'arrêtez pas à son début l'accroissement de vos ennemis, mais vous attendez pour le combattre qu'il soit doublé. Et cependant on vantait la sûreté de votre caractère. Certes, l'éloge était peu mérité. Le Mède, nous le savons mieux que personne, est arrivé des extrémités de la terre jusqu'au Péloponèse avant d'avoir rencontré de votre part une résistance sérieuse; et maintenant les Athéniens, non plus des ennemis éloignés comme le Mède, mais vos voisins, n'éveillent pas davantage votre vigilance : au lieu de marcher vous-mêmes contre eux, vous aimez mieux avoir à repousser leur attaque, et laisser croître vos risques avec les forces de vos adversaires. Vous savez que le barbare n'a dû qu'à lui la plupart de ses revers, et que, quand les Athéniens eux-mêmes nous ont cédé l'avantage, nous avons eu à en

remercier plus souvent leurs fautes que votre assistance ; car déjà les espérances que l'on avait placées en vous ont été la ruine d'alliés trop confiants et pris au dépourvu par le danger. Et que personne de vous ne voie dans ces paroles des accusations haineuses plutôt que des reproches : les reproches s'adressent à des amis qui se trompent ; les accusations, à des ennemis responsables du mal qu'ils ont voulu faire. »

Le ton plus conciliant de cette dernière phrase ne détruit pas ce qu'il y a d'acérbe dans les précédentes ; la passion des Corinthiens n'a pu se contenir, elle a parlé ; et rien n'est plus naturel que cette ardeur de récrimination qui s'en prend d'un seul coup à la conduite présente et passée du peuple lacedémonien et lui fait le procès de toute sa vie.

Dans le second discours, si leur ressentiment ne s'est point apaisé, l'expression en est tempérée à la fois par la satisfaction d'un premier avantage obtenu, et par l'espoir d'une vengeance prochaine ; elle devient moins personnelle et par cela même plus digne : ils sont sûrs que tout le

monde fait cause commune avec eux ; ils se font donc les interprètes d'un sentiment général, et l'énergie avec laquelle ils s'acquittent de ce rôle montre seule la persistance de leur colère.

Ainsi, pour engager les Péloponésiens à contribuer de tout leur pouvoir aux frais de la guerre, ils s'écrient : « Il serait étrange, tandis que les alliés d'Athènes ne se lassent point de contribuer pour leur propre asservissement, qu'on nous vit refuser un argent qui doit assurer en même temps notre vengeance et notre salut, et qui, autrement, deviendrait la proie de nos ennemis et l'instrument même de notre malheur ! »

Dans la suite du discours, ils représentent à plus d'une reprise le danger dont Athènes menace à la fois la sécurité et l'honneur des peuples du Péloponèse ; la honte qu'il y aurait pour tant de villes doriennes à être vaincues par une seule ville ionienne, quand la conséquence inévitable de la défaite est la servitude ; la nécessité de délivrer les Grecs d'une oppression que sentiront bientôt ceux sur qui

elle ne pèse pas encore ; l'obligation héréditaire qui les engage, eux destructeurs des tyrannies, à ne pas laisser tout un peuple s'ériger en tyran de la Grèce. Et l'expression de ces sentiments n'a rien de banal ni de déclamatoire ; elle est éloquente, parce qu'elle est énergique et parce qu'elle se confond avec la situation politique elle-même. C'est par là que les Corinthiens montrent encore la passion qui les anime et conservent leur caractère.

On peut donc conclure que, dans les deux discours, il y a cette vérité qui résulte de la peinture intelligente et fidèle des sentiments. Sur ce point rien n'empêche de croire que Thucydide a exactement suivi les indications qu'il avait pu recueillir, et qu'il a au moins gardé ou retrouvé l'esprit des discours qui avaient été véritablement prononcés. Répondra-t-on de même de la fidélité avec laquelle il a imité les caractères extérieurs du langage des Corinthiens ? Personne ne peut en avoir la pensée. Assurément les orateurs de Corinthe n'ont pas débité à Sparte ces phrases serrées

et nerveuses ; leur parole a été plus aisée et plus libre ; assurément aussi elle a eu moins de vigueur et moins d'éloquence. Le style et la forme générale appartiennent à Thucydide.

Si, dans ces mêmes discours, on examine la nature et l'expression des idées, on fera plus grande encore la part de l'écrivain. On n'ira pas jusqu'à dire qu'il supprime la vraisemblance : le rapport des idées exprimées avec la situation est incontestable. Mais on reconnaîtra que Thucydide ne s'est pas borné à revêtir de son style un fond réel et à y mettre l'empreinte de son esprit : dans ce fond même il a introduit avec plus de liberté sa pensée, ses conceptions. La réalité n'a plus été qu'un point de départ. Ainsi, il est probable que les Corinthiens ont en effet stimulé l'énergie des Lacédémoniens, en opposant aux lenteurs de ceux-ci l'activité menaçante des Athéniens ; ils ont pu se faire de l'éloge de leurs ennemis un moyen d'action sur des alliés indécis, mais, sans aucun doute, ils n'ont pas fait le parallèle suivant si étudié dans le détail et si magnifi-

quement laudatif pour les Athéniens , même dans la critique ¹ :

« Vous ne nous paraissez pas, disent-ils aux Lacédémoniens, avoir jamais compris ni réfléchi quels sont ces Athéniens contre lesquels vous avez à lutter, et quelle différence complète il y a entre eux et vous. Ils sont novateurs, prompts à concevoir des desseins et à exécuter ce qu'ils ont résolu : vous, votre caractère est de conserver ce qui existe, de n'y rien changer par vos projets, de reculer même devant les actes les plus nécessaires. Ils sont entreprenants au delà de leurs forces, aventureux au delà de toute attente, et pleins d'espoir dans le danger : votre habitude est de faire moins que vous ne pouvez, de ne pas vous fier même aux prévisions les plus certaines, et de croire que vous ne vous tirerez jamais d'un péril. Ils sont impatients d'agir, et vous pleins de lenteur. Ils aiment à quitter leur pays, et votre plus grand désir est de rester dans le vôtre. Ils

¹ Ch. LXX.

croient en effet qu'une expédition au dehors pourra leur faire gagner quelque chose, et vous, qu'elle risquera d'amoinrir ce que vous possédez. Vainqueurs de leurs ennemis, ils donnent tout essor à leur ambition ; vaincus, ils la réduisent le moins possible. Tandis qu'ils abandonnent complètement leur corps à la patrie, comme un bien étranger, ils gardent, pour mieux la servir, la pleine possession de leur âme. Si l'exécution fait défaut à quelqu'un de leurs projets, ils se croient dépouillés de ce qui leur appartient ; et ce qu'ils viennent d'obtenir par leurs armes leur semble peu de chose au prix de ce que l'avenir leur promet. Voient-ils échouer une tentative, ils se dédommagent par de nouvelles espérances. Pour eux seuls en effet la possession se confond avec l'espérance, parce que les entreprises suivent immédiatement les résolutions. Et c'est ainsi que toute leur existence se consume péniblement au milieu des fatigues et des dangers. Ils ne jouissent nullement des biens acquis, parce qu'ils acquièrent toujours, parce qu'ils ne con-

naissent pas d'autre fête que l'exercice utile de leur activité, et qu'à leurs yeux le repos et l'oisiveté sont un plus grand malheur qu'une vie laborieuse et pénible. De sorte que si l'on disait simplement qu'ils sont nés pour ne souffrir la tranquillité ni chez eux ni chez les autres hommes, on donnerait une juste idée de leur caractère. »

Ce double portrait est l'œuvre de Thucydide. C'est Thucydide qui est l'auteur de ces analyses morales où se révèle la supériorité de son esprit et qui font de lui un précurseur d'Aristote ; et il s'y est complu non-seulement parce que sa nature l'y portait, mais aussi parce qu'il le jugeait nécessaire à l'intérêt de son ouvrage. Et, en effet, si dans ce passage les Corinthiens ont évidemment cessé de parler pour leur propre compte, si par conséquent la vraisemblance disparaît en partie, d'un autre côté l'intelligence des récits voisins ou même éloignés en devient plus facile et l'effet général du livre y gagne en netteté et en force.

Dépendre à ce moment les deux peuples ri-

vaux, n'est-ce pas, comme dans une exposition de tragédie, présenter aux premières scènes les principaux personnages et imprimer tout d'abord dans l'esprit leur physionomie et leur aspect, afin que ces caractères extérieurs accompagnent ensuite leurs actions et en complètent l'effet? Mais surtout, si l'on considère la place de ce morceau dans la composition de l'historien, n'est-il pas la préparation du tableau qui, aussitôt après, va montrer le développement de la puissance d'Athènes depuis les guerres médiques? N'en résume-t-il pas d'avance l'impression? Ce peuple, au génie entreprenant, qui ne connaît pas d'autre fête que l'action, qui semble né pour ne souffrir la tranquillité ni chez les autres ni chez lui-même, n'est-ce pas bien celui que l'on va voir, par exemple, lutter à la fois, sans lâcher prise nulle part, contre le Grand Roi en Égypte, contre les Éginètes assiégés dans leur île et contre les Corinthiens en Mégaride? Si l'on songe à la situation même au milieu de laquelle se prononcent ces paroles des Corinthiens, ne sont-elles pas une éloquente expres-

sion de la nécessité de la guerre et en même temps de la grande idée qu'Athènes a su donner d'elle-même ? Si l'on porte sa vue plus loin, on trouve indiquées dès à présent, du moins en partie, les causes morales des principales phases de la guerre du Péloponèse ; particulièrement l'esprit d'aventure qui poussera les Athéniens dans la désastreuse expédition de Sicile, et les ressources imprévues que trouvera leur énergie pour prolonger la lutte malgré les imprudences et les dissensions intérieures, et pour disputer la victoire, presque jusqu'à la veille de leur chute. Ainsi s'éclairent pour l'avenir la politique et la destinée d'Athènes ; ainsi est diminuée d'avance la part de la fortune dont, en somme, les caprices ne prévaudront pas contre le développement logique de certaines conséquences.

L'importance d'un pareil résultat explique suffisamment les efforts que Thucydide fait pour l'atteindre. Plus d'une fois, au commencement de son ouvrage, il revient sur ce portrait des Athéniens. Il le complète particulièrement dans le discours qu'il fait prononcer au roi Archida-

mus à la suite de la première réunion des alliés à Lacédémone et dans l'oraison funèbre qu'il met dans la bouche de Périclès. A plus forte raison prend-il soin dans ces deux discours d'achever le portrait des Lacédémoniens à peine esquissé dans le passage qu'on vient de lire.

Ainsi ces oppositions, que les orateurs de Corinthe, de Sparte et d'Athènes avaient été naturellement amenés à indiquer entre le caractère des Athéniens et celui des Spartiates, ont pris assez de consistance dans l'œuvre de Thucydide pour former des peintures morales saisissantes et complètes, et sont devenues, par un calcul de composition, une préparation de ses récits et une lumière de son sujet.

C'est à une réflexion analogue qu'aboutirait l'examen d'une autre comparaison, sinon plus importante au fond, au moins d'un caractère plus immédiatement pratique, comparaison que les peuples engagés dans la guerre ont faite, sans aucun doute, entre leurs ressources respectives, et dont Thucydide s'est emparé pour lui donner une valeur nouvelle. Avant de se résou-

dre à en venir aux mains, des deux côtés on s'était considéré; la passion et la prudence avaient eu à discuter les chances de victoire ou de défaite, et cette discussion avait été réellement la matière du second discours des Corinthiens, de celui d'Archidamus et de celui par lequel Périclès triompha des dernières hésitations d'Athènes et fit décréter la guerre. Thucydide, travaillant sur ce fond réel, en a profité pour dévoiler le secret de la force et de la faiblesse des deux adversaires, pour marquer les nécessités et les défauts de leur politique, pour faire pressentir enfin d'une manière générale les vicissitudes de la lutte et pour augmenter l'attente qu'elle excite.

Plus ces différentes considérations étaient opposées directement les unes aux autres, plus l'expression en devenait frappante et complète. Aussi l'historien n'a-t-il pas craint de les soumettre à une disposition presque symétrique et de faire, des paroles de Périclès parlant à Athènes, une réponse exactement adaptée aux arguments des Corinthiens qui avaient parlé à Sparte.

On voit qu'il n'est pas possible d'étudier isolément les idées exprimées dans les deux harangues des Corinthiens. Ces idées ne se montrent toutes et entières, que si on les va chercher en même temps dans des morceaux oratoires voisins ou correspondants. Il y a un lien étroit entre ces compositions particulières; il y a une composition générale qui les réunit et les fait toutes aboutir à un même but qui est celui-ci : Faire apprécier le caractère et l'importance de cette heure solennelle où Athènes et Sparte, entraînées par la violence de leurs passions et par la fatalité même d'une rivalité dont elles n'étaient plus maîtresses d'empêcher le choc, se sont précipitées, non sans appréhension et avec la conscience du péril, dans une lutte qui devait être mortelle au moins à l'un des deux adversaires.

Quelle est la conclusion à tirer de ces remarques? C'est que dans ces différentes scènes oratoires dont la réunion formait un même sujet, Thucydide a tenu beaucoup de compte de la réalité, qu'il en a saisi avec sagacité et vive-

ment résumé les traits principaux, mais qu'il y a vu surtout les expressions diverses d'un certain nombre de vérités tant particulières que générales. La recherche et l'intelligence de ces vérités lui ont paru le premier but de l'histoire, et il a cru de son devoir de les dégager des entraves et des obscurités où elles étaient restées dans l'esprit de leurs premiers interprètes, pour les placer dans une vive lumière. Il y a réussi par la puissance de ses expressions et par la netteté des oppositions qu'il a souvent établies entre les idées, soit dans un même morceau, soit dans des morceaux différents, cherchant moins alors par cette combinaison artificielle à produire une harmonie factice de composition, qu'à faire éclater aux yeux les rapports intimes des éléments d'un même sujet.

Si l'on se borne à apprécier les harangues des Corinthiens, quel est jusqu'ici le jugement à porter sur un discours considéré isolément? Interprète plus exact des sentiments que des idées qui ont inspiré le discours primitif, Thucydide restreint cependant le développement des

premiers suivant les lois de la composition de son œuvre : il résume, ou même choisit et retranche. Pour les idées, il se montre encore plus indépendant : il conserve le fond, mais il y ajoute dans un sens déterminé par la situation, et son respect pour la vérité de détail est subordonné à la poursuite d'une vérité plus générale. Il songe à l'effet de tout son ouvrage plus qu'à l'effet particulier d'une scène ; il se demande, non pas comment il tracera une copie fidèle d'un morceau d'éloquence, mais comment il donnera une notion juste et vraie de l'ensemble d'une situation dont il veut représenter le caractère et analyser les éléments. Le discours en lui-même n'a qu'une importance secondaire : c'est un cadre à demi réel et à demi fictif destiné à contenir et à faire valoir un tableau.